

G : gant

J'ai très tôt eu le goût des gants. Je ne parle pas des gants de laine fuyants et mous qui sentent l'humide ni des moufles qu'en hiver, dans le rude Nord-Est où j'ai grandi, on tâchait de me rendre attrayantes en les comparant à des gants de boxe. La boxe ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait, c'étaient les mousquetaires, avec leurs rapières et leurs gants prolongés de manchettes évasées, dont la seule fonction semblait être de proclamer emphatiquement la vigueur et l'adresse de la main qu'elles couronnaient. Les gants de vaisselle en caoutchouc rose que j'enfilais subrepticement quand l'occasion se présentait m'en offraient une imitation intéressante, mais ils étaient toujours trop grands pour moi.

Je parle des gantelets d'acier des chevaliers, et des gants à paume de cuir et revers de mailles ajourées que mon oncle, dans sa 404, tirait de sa boîte à gants et mettait pour conduire. Bref, des gants qu'on enfilait pour faire quelque chose, pas la vaisselle, évidemment, d'ailleurs, à part les gants de vaisselle détournés de leur usage, les gants féminins ne m'intéressaient pas, je dis ça car, dans mon enfance, c'étaient souvent les femmes qui faisaient la vaisselle, avec ces gants de caoutchouc roses que j'admirais tant, pas comme maintenant, où les hommes aussi, c'est connu, font la vaisselle gantés de rose. Dans mon enfance on n'aurait pas imaginé une femme brandir la rapière ou l'épée de chevalier, même le volant c'était limite. Or, les gants qui me séduisaient étaient clairement le signe, quand on les enfilait, que ça allait barder. Ils étaient le signe de l'action imminente et risquée, le fait que selon toute apparence il fallait les passer avant d'empoigner l'instrument de l'action en question, volant, levier, rapière, épée, bouclier, lance, masse d'armes, etcetera, leur conférait une vague magie, comme si ces fantômes de mains en enrobant les vraies les avaient rendues plus efficaces. Je continue à croire vaguement en cette magie fantomatique de mon enfance, le geste d'enfiler des gants, que je l'accomplisse moi-même ou que je le voie faire, m'enchantent toujours, il a toujours pour moi le sens supplémentaire et allusif des gestes rituels. D'autre part, je l'avoue, les mains des femmes ne m'intéressent toujours pas quand elles sont gantées.

Pourtant, le gant qui m'intéressait et d'une certaine façon continue de m'intéresser, c'était celui qui moulait la main, dans le cas du gantelet la rigidité du métal compensant le caractère forcément un peu imprécis de l'adhérence. Car il s'agissait de mouler mais aussi de simplifier pour mieux réduire à une robustesse essentielle. Avec la laine et la moufle on pouvait toujours y aller, il n'y avait que le cuir pour doubler l'épiderme d'une seconde peau, aussi ajustée que possible mais nécessairement un peu plus fruste. Tout était dans ce peu, qui faisait du gant une extension aussi collée que possible à ce qu'elle doublait, et dont le crissement et les plis insistants soulignaient cette proximité étroite, une main ajoutée, mais à peine, stylisant d'un poil la vraie main en la ramenant à une fonction magnifiée, l'empoignade.

Quand j'étais enfant, le geste de jeter le gant me ravissait. J'avais appris qu'on jetait son gant à quelqu'un pour l'inciter à venir se faire tuer à coups de rapière, et depuis je répétais frénétiquement ce geste à longueur d'après-midi dans le secret de ma chambre. On ne savait pas très bien s'il s'agissait de jeter le gant à la figure du type ou à ses pieds, quant à moi j'avais opté pour les pieds, ça faisait plus noble. Ceint d'une épée en plastique avec fourreau de skaï, j'enfilais ma première paire de gants en cuir, arrachais le droit, le jetais sur le parquet, foudroyais du regard un adversaire supposé, puis ramassais et recommençais. Quelquefois, entre deux défis, je restais un moment à considérer l'objet par terre, vide mais, grâce à la souplesse incomplète

du cuir, entrouvert et un peu soulevé, comme par une inquiétante présence. Jeter mon gant, c'était, je le comprenais bien, me jeter moi-même en tant que concentré de combativité, le gant tombait sur le parquet mais j'imaginai des dalles et une grande salle sous les lambris de laquelle le bruit à la fois sec et sournoisement flasque du cuir heurtant le marbre aurait retenti dans un silence plein d'épouvante. Le mot même de gant évoquait à mon avis le claquement un peu mou de la chose, qui s'estompait dans la nasale après le choc initial de la gutturale. Commentant mon propre geste, je disais en même temps il-lui-jeta-son-gant. Puis je le ramassais, reprenais la pose, et ainsi de suite, voyant à chaque fois, avec les yeux de l'esprit, un gant tomber sur du marbre et rester là, dans le silence, inerte mais rempli d'une vie agressive, qui ne demandait qu'à se déclarer. C'était la vision de ce gant sur les dalles qu'il s'agissait à chaque fois, en mimant le geste et en répétant le mot, de retrouver, la vision si exaltante de cette main fantôme dont l'image nette et sombre sur le fond blanc des dalles semblait un indubitable talisman, la garantie qu'on pouvait ainsi se jeter soi-même et en même temps se garder, lancer un fragment de soi plein de vie aux pieds de l'ennemi sans le perdre. Que craindre après cela.

Pierre Ahnne